

David Riendeau

LA MAISON ÉCARLATE
OU LA BOUCHERIE

Un gros merci dodu à Richard Lachance,
toujours égal à lui-même.

La Maison écarlate ou la boucherie de David Riendeau est le cinquante-sixième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés David Riendeau et le CANIF,
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2004.

Renseignements : (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2004

Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

Infographie : Direction adjointe aux Communications, CVM (17069)

Impression : Centre de reprographie, CVM

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2X 1X6

Illustration de couverture: Yann Robitaille, *Matinée en courtes suites II* (1992),
collection cégep du Vieux Montréal

Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost



BOUCHERIE n. f. **1.** Commerce de la viande. **2.** Boutique où l'on vend de la viande. **3.** (FIG.) Massacre, carnage: *Envoyer des troupes à la boucherie.*

Tenant mordicus à l'argent dont j'avais besoin pour payer mes études, je devais aller voir mon oncle Henri à son lieu de travail, où nous pouvions discuter affaires ainsi que de mon avenir. Ces deux mots, à ce que j'ai pu observer depuis quelque temps dans les conversations adultes, sont indissociables. L'argent, la valeur du monde. Bien que je me méfie de son immense pouvoir sur les gens et les choses, j'en dépendais directement si je désirais poursuivre mes études. Suite à une brève entrevue téléphonique où nous pûmes renouer contact, il m'avait donné rendez-vous à son lieu de travail. Par curiosité, je m'aventurai sur sa propriété. Ce qu'on m'avait dit à propos de sa richesse était vrai. J'avais été grandement surpris par l'étendue du luxe qu'il possédait. Je me renseignai ensuite sur la provenance de son patrimoine dans un hebdomadaire de commerce qui avait écrit un article sur lui. À la mort de notre arrière grand-père, il avait reçu sa part d'héritage qu'il avait investi dans une petite compagnie d'abattage. Grâce à un sens inné du commerce, il finit par acquérir l'entreprise et lui fit prendre des proportions notables. Il possédait, entre autres, quelques fermes d'élevage d'ovins, de volailles, de porcins et de bovins, une flotte de camions de livraison, deux abattoirs ainsi qu'une demi-douzaine de comptoirs de boucherie et de livraison. Son patrimoine provenant de ce domaine s'élevait à quelque quatre millions de dollars. D'ailleurs, la rapide expansion de sa fortune avait attiré la curiosité des corps policiers de la région et rapidement des rumeurs circulèrent concernant des relations possibles entre mon oncle et le crime organisé. Sans doute avait-il réussi à communiquer son « sens des affaires » dans divers autres domaines, comme une chaîne de restauration au bord de la banqueroute ainsi qu'une entreprise d'import-export dont la plupart des transactions se faisaient avec l'Inde. La fortune totale de mon oncle Henri voguait près du dix millions, ce qui faisait de lui l'homme le plus riche que je connaissais. En d'autres mots, si je pouvais demander un prêt à quelqu'un, c'était à lui.

Étant donné que l'abattoir se situait tout près du port, et donc en plein cœur urbain, je laissai ma vieille voiture de côté pour m'engouffrer dans les canaux du métro. J'utilisai ce moyen de transport à contrecœur. Je déteste me retrouver entassé au beau milieu d'une foule d'inconnus. Je n'ai rien contre la compagnie des gens en général, mais je ne peux supporter d'être parqué par dizaines dans un minuscule endroit. Je sens mon espace se rétrécir comme une vieille peau et ma gorge qui se serre.

L'air recyclé du métro était stagnant et les foules cosmopolites se mouvaient sur le pavé et le béton. Je sortis de l'une de ses bouches béantes et j'arpentai les grandes avenues vers le lieu du rendez-vous.

La fraîcheur du matin avait laissé place à l'aplomb du midi. Une masse grouillante s'élevait au-dessus de l'île, palpitante. M'étant réveillé un peu trop tardivement, j'avais sauté le déjeuner et j'étais un peu plus faible qu'à l'accoutumée. Je sentais mon corps se réchauffer dangereusement et craignant une insolation, je me résolus à aller chercher un rafraîchissement. J'entrai à l'intérieur d'un dépanneur. Une bouffée d'air glacé se frotta à mon épiderme. Elle cristallisa net les infimes gouttelettes de sueur qui ruisselaient sur ma peau et qui imbibèrent mes vêtements légers. L'air de la pièce était froid, mais je sentais qu'il était vicié. Je levai les yeux au plafond et je vis la cause. Je me trouvais face à une boîte, une sorte de climatiseur, qui était brun crasse. Il crachotait une vapeur moribonde qui devait être une sorte d'émanation toxique. Je m'en trouvai tout mal et je sentais mon cœur se débattre. L'hélice du ventilateur devait traîner un bon demi-pouce de pourriture sur ses pales: défécations de mouches, sable de béton, toiles d'araignées et traînées d'orge et d'avoine. Je sortis finalement de cet endroit après avoir acheté la première boisson froide qui fut à portée de main.

Je m'aventurai de plus en plus profondément dans le quartier où se situait l'abattoir. Il y avait des logements cubiques blancs, jaunes et verts le long des avenues crevassées. Les cordes à linges se confondaient avec les nombreux fils électriques, étonnamment bas, dont je pouvais entendre le vague grésillement électrique qui rompait le silence de la rue. Je me rendis enfin devant l'abattoir de mon oncle. Il s'agissait d'un vaste cube de briques noires et décrépit parsemé de mauvaises fenêtres. Elles restaient fermées malgré l'écrasante chaleur. Quelques cheminées laissaient s'envoler dans le ciel une fumée d'une épouvantable odeur que je croyais être celle d'un bœuf qu'on avait laissé crever dans une chambre close et qu'une forte lumière clinique avait fini par brûler. Cette même carcasse avait dû avoir le temps de pourrir mille fois et ces flocons bovins avariés en suspension dans les airs venaient franchement m'agresser les sens et me donner une profonde nausée.

Deux employés sortirent fumer une cigarette sans même enlever leurs gants maculés de sang séché. Je m'approchai d'eux pour leur demander si j'étais à la bonne adresse et si mon oncle était présent. Le plus vieux des deux, un quinquagénaire à la forte barbe, aux traits tirés et à la forte haleine de tabac et de sang, me répondit par l'affirmative d'un ton qui s'approchait de la moquerie. Son collègue

de travail se tenait à ses côtés, la cigarette au bec. La moue aussi moqueuse que l'autre donnait à ses joues d'horribles fossettes sur son visage décharné. Ne comprenant pas exactement où ces deux-là voulaient en venir, je les remerciai poliment et j'empruntai l'entrée principale. J'entendis alors un murmure et des rires à demi contenus, c'étaient les deux employés qui continuaient leur petit jeu. J'espérais qu'ils ne riaient pas de moi et je continuai, non sans éprouver un certain malaise.

L'entrée donnait sur une pièce à l'abri de la lumière, un puits d'obscurité. Quelques chaises en plastique mât, un bureau rempli de papiers et une plante constituaient là tout le mobilier. La plante était une de ces énormes touffes vertes qui peuvent occuper la moitié d'une petite pièce lorsqu'elle est bien entretenue. Cependant, le manque d'entretien ou la chaleur écrasante avait sans doute endommagé le végétal qui était littéralement affaissé sur le plancher.

Détournant mon regard de la pauvre plante, je remarquai une jeune secrétaire qui s'affairait à remplir des formulaires. Je l'observai et m'attardai à sa physionomie. Elle était franchement laide, à la limite du repoussant. Son front large et blanc était couvert d'un mince rideau de poils tout aussi pâles qu'une lumière. Son nez et son menton, qui étaient disproportionnés, ressemblaient à ces horribles légumes déformés par les croisements génétiques. Des rides ou de profonds plis venaient sectionner l'uniformité de son cou trop frêle pour supporter le poids de sa tête grossière. Ses doigts si blancs retombaient un à un dans un tic tac de plus en plus agressant. Finalement, ses yeux de fouine vinrent se poser sur moi. Je sursautai lorsqu'elle entrouvrit la bouche, je crus que cela était un sourire de courtoisie...

Prenant une bonne respiration, je lui demandai si mon oncle était disponible. Elle baissa les yeux et gloussa quelque chose d'incompréhensible. J'étirai le cou en lui demandant de répéter avec une pointe d'agacement dans la voix, car je déteste qu'on me fasse répéter. Elle regarda en ma direction, mais rabaissa aussitôt les yeux au sol en rougissant. Elle baragouina encore d'autres mots, ses lèvres remuèrent ainsi un instant avant de se refermer pour reprendre leur position initiale. Je soupirai d'impatience en maudissant intérieurement la chaleur mêlée à cette étrange odeur qui régnait à l'intérieur de l'abattoir, différente de celle à l'extérieur. Enfin, la secrétaire réussit à prononcer dans un pénible mouvement de mâchoire, multipliant les plis de son cou rachitique, que mon oncle Henri était en réunion. Elle l'appela par interphone.

Enfin, une porte au fond de la salle s'ouvrit et deux hommes sortirent. Il y avait mon oncle Henri, dont les épaulettes de son veston bleu étaient recouvertes d'une petite neige de pellicules fines et blanches. À son côté, se tenait un homme de petite stature et d'imposante prestance, pour ne pas dire carrément gras. Son cou ou son menton, je n'aurais pu dire où ces deux parties commençaient et s'achevaient, s'étendait sur plusieurs couches superposées. De grossières veines violacées au bord de l'éclatement venaient lui donner l'aspect d'une gorge de grenouille que chaque respiration venait gonfler. Deux yeux globuleux tournaient nerveusement dans tous les sens entre deux paupières de charpie couleur foie de veau. De larges cernes venaient entourer ces paupières que seule une très grande consommation de café devait tenir ouverts. Finalement, il suait comme un porc dans son costard marron trop petit pour sa taille.

Les deux hommes d'affaires s'aperçurent de ma présence. La grenouille aux larges cernes échangea une poignée de main avec mon oncle et lui dit quelques paroles de politesse pour ensuite me saluer d'un signe de tête étrange. Puis, traînant sa masse jusqu'à l'extérieur, il passa un mouchoir sur son front couvert de sueur. Un chauffeur vint aussitôt le chercher dans un cabriolet noir et le gros partit ainsi. Je me retournai alors vers mon oncle.

— Reviens me rejoindre dans mon bureau dans cinq minutes, je dois ranger un peu cette porcherie, fit-il en m'attirant vers un siège de la main et en me fixant étrangement le menton.

Je n'insistai pas et j'attendis encore sur un des sièges de plastique. La secrétaire, qui n'avait émis aucun son, gloussa quelque chose en remontant légèrement la revue de décoration qui lui masquait le bas du visage. Je me retournai en sa direction et je la surpris à m'observer le menton d'une manière peu commune. Son visage prenait un air de dégoût. Encore une fois, je me sentais étrange de devenir la source de curiosité ou de moquerie des gens que je croisais depuis ce matin.

J'allai aux toilettes qui étaient devant moi.

La petite pièce n'était pas plus grande que ma main, mais j'eus toute la peine du monde à trouver son interrupteur. Je me distinguais mal dans la glace peu éclairée. Je parcourais de mes doigts malhabiles ou plutôt impatients un mur collé de résidus soudés en petites grappes dont j'ignorais la provenance. Enfin, je tournai un petit interrupteur.

Je me précipitai sur le miroir. Je n'avais rien d'anormal, sinon la sueur qui couvrait mon front et, quelle horreur ! Une immense pustule nacrée sur mon menton ! Pourtant, depuis mon adolescence, je n'avais pas eu le moindre bouton sur mon visage. Il était situé à deux centimètres de ma lèvre inférieure et pendouillait de sa belle rondeur. Je l'effleurai lentement de mon index et je sentis une vive douleur. Cette chose sur mon visage avait dû provoquer la moquerie des deux employés, la gêne de la secrétaire, le regard de l'homme d'affaires ainsi que l'étrange façon de mon oncle. Si elle captait autant l'attention des gens, elle allait sûrement compromettre l'issue de mon entrevue pour mon prêt. Je plaçai donc mes index de chaque côté du bouton. Je fis une légère pression mais l'enveloppe semblait tenir bon, elle se contenta de se gonfler un peu. Je ressentais une vive douleur. Je forçai et l'enveloppe cutanée céda enfin en allant éclabousser la glace devant moi. L'étendue visqueuse serpentait doucement sur la surface lisse qui me reflétait, brouillé et confus d'un tel résultat.

Mes quelques minutes étaient depuis longtemps écoulées lorsque j'apparus dans le bureau de mon oncle, dont la porte était entrebâillée.

— Je t'en prie, assieds-toi.

Je l'observai un instant. Il y avait de cela presque dix ans que je ne l'avais pas vu. Il n'avait pratiquement pas changé. Les mêmes longs sourcils courbés, le nez proéminent, le regard profond, les pommettes absentes, la mâchoire angulaire et son front fuyant composaient toujours son visage qui n'avait pris que quelques rides depuis la dernière fois.

Il me proposa de me faire visiter le bâtiment avant de parler de mon avenir. J'acceptai, pensant que cela me donnerait un répit afin de reprendre mes esprits.

Nous revînmes dans la salle d'attente. Il communiqua avec la secrétaire pour lui annoncer qu'il serait occupé pour la prochaine heure. Je crus que cela était bon signe. Aussitôt, nous prîmes la direction d'une autre porte qui donnait dans l'édifice. En passant, la secrétaire posa furtivement son regard sur mon menton. Je la dévisageai avec un air de défi ; je n'avais plus rien sur mon menton sauf une petite marque rouge, trace de mon acharnement.

Après avoir emprunté un escalier de fer, nous passâmes par un mince corridor jaune. Une file d'une dizaine d'employés se tenait sur l'un des murs. Le premier entra dans un petit cabinet qui devait être l'infirmerie. Je vis à la dérobée une dame qui allait d'un homme à l'autre, seringue à la main. Je passai ma main sur ma figure. Je sentis un deuxième bouton, tout près du premier.

— Ils reçoivent leur traitement mensuel, expliqua-t-il.

— Pardon ?

— La compagnie offre à ses employés un traitement par vaccin qui contient l'équivalent des médicaments qu'ils devraient prendre habituellement, en plus d'une dose d'une vitamine qui les rend plus efficaces au travail.

Nous arrivâmes sur une passerelle vitrée qui donnait sur l'ensemble de l'abattoir.

L'énorme vacarme que l'on pouvait prêter à un tel endroit y était en quelque sorte feutré. Au plafond, il y avait des ventilateurs pareils à celui du dépanneur, je préférerais ne pas passer en dessous. À chaque dix mètres, il y avait des cages suspendues d'un mètre de long. Elles laissaient entrevoir une lumière de vieux néons. Les cages avaient accroché à leurs barreaux une petite végétation touffue dont rien ne semblait avoir stoppé la prolifération.

Mon oncle parlait énormément, gesticulant beaucoup, s'appuyait sur des chiffres concernant une consommation d'eau, d'électricité, de têtes. Je ne pouvais que difficilement mettre une image sur toutes ces statistiques. À vrai dire, j'étais subjugué par tout ce qui assaillait mes sens.

Rien ne me laissait indemne lorsqu'il ouvrit la porte donnant sur l'ensemble du complexe.

Sur le mur qui nous faisait dos, des sarraus entachés se tenaient à des crochets. Il y avait une étagère juste au-dessus avec des casques de protection.

— Ne devrions-nous pas porter les sarraus ?

— Nous ne sommes pas des employés, répondit mon oncle.

Il me tendit quand même un casque. Après quelques efforts pour desserrer la ganse ajustable, il s'enfonça trop profondément sur ma tête. Mon oncle mit son casque une fois que nous nous mîmes en marche. En mettant le couvre-chef, une multitude de petites pellicules s'échappèrent de sa tête pour aller neiger candidement jusqu'en bas. Il ne le remarqua pas, mais lorsqu'il s'assura que je le suivais bien, il aperçut la même poudre sur ses épaules. Il en profita pour s'épousseter du revers de la main, sans trop se soucier où tout cela allait retomber. Les pellicules chutèrent à la manière de minuscules plumes dans un immense bassin de charpie rouge que je devinais être de la viande.

Mon oncle continuait à parler, à parler, à décrire, à énoncer des faits. Je restais là, derrière lui, à tenter de contenir tout ce qui se bousculait en moi.

Je voulais me boucher les oreilles car un vacarme incessant les brutalisait. Le bruit des moteurs qui semblait peser une tonne de décibels m'écrasait. Les bols déchiqueteurs, les appareils, les lents ventilateurs. Le plus troublant était sans doute les gémissements des bêtes qui sentaient leur fin proche. À notre arrivée dans une seconde pièce, je vis une vingtaine de moutons sur un tapis roulant qui bêlaient frénétiquement, les yeux écarquillés. Arrivé à une certaine hauteur, le tapis s'immobilisait dans un profond bruit mécanique. Un lourd marteau descendu d'un cadre de métal venait s'abattre avec une vitesse fulgurante sur la nuque de l'un des moutons terrorisés. La pauvre bête s'écroulait sur le caoutchouc du tapis, la nuque brisée, dans un dernier bêlement de peur et de souffrance, presque un sanglot.

L'odeur dont je ne parvenais pas à identifier la provenance s'amplifiait.

Je voulais fermer les yeux, mais je voyais des rangées entières de longs quartiers de viande rouge et de carcasses blanches de volailles. Je vis se déplacer sur un rail continu une trentaine d'employés qui les transportaient, les retournaient, qui actionnaient des machines remplies de scies, de haches, de hachoirs, de couteaux et de broyeurs. Rouge et rose, les couleurs de la chair crue sur les sarraus neige, saumon et sang. Sang, sang, sang, toujours des centaines de bêtes abattues, tombées, éteintes. Une maison écarlate où mourraient des légions de bestiaux.

Nous avançâmes encore sur une vingtaine de mètres en contournant une énorme cuve de cuivre.

Une gigantesque structure s'élevait devant mes yeux. Il s'agissait au premier coup d'œil d'une machine à la fine pointe de la technologie. Dans tous les cas, elle ne ressemblait à aucun autre module du complexe. Il s'agissait d'un long cylindre d'une grandeur que j'estimais dépasser les trente mètres. À sa base, une douzaine de pistons sectionnait l'air en soufflant une chaude vapeur qui semblait rendre l'air encore plus lourd et humide. Les parois du long silo vibraient au rythme des impulsions des énormes tuyaux transparents qui y acheminaient par vagues successives de l'eau, une étrange farine, des grains blancs, noirs, verts et ocre et une purée rouge. Une vingtaine d'employés avait sur leurs oreilles des écouteurs reliés à un tableau de bord sur une autre petite passerelle connectée à la structure. D'autres petites portes s'ouvraient chacune à son tour, dans un ordre

qui semblait n'en n'avoir aucun. Finalement, une longue cheminée était reliée au plafond du bâtiment.

Nous continuâmes quelques mètres sur le treillage d'acier. J'étais littéralement subjugué par les dimensions de l'impressionnante machine. Je sentais quelque chose au sol qui déformait la semelle de ma sandale. Je fis rouler l'objet sous mon pied... une oreille de porc, sans doute. Je perdis pied et ma main chercha un appui sur la rampe de la petite passerelle. Elle glissa sur le métal mouillé.

Il y avait du sang.

Mon oncle me voyant par terre m'aida à me relever. Il crut que j'étais blessé en remarquant le sang sur mes mains. Toutefois, il nous suffit de lever les yeux pour trouver sa provenance. Une fissure parcourait la paroi cuivrée d'un réservoir.

Alors que j'étais encore sur le fer humide, je repris mon souffle. La sueur ruisselait sur mon front et me gênait la vue. J'eus le réflexe de m'essuyer les yeux avec mes mains. Il était trop tard, je m'étendais le sang sur le visage. L'odeur que je tentais d'ignorer devint insupportable.

Je n'en pouvais plus, l'air nauséabond m'intoxiquait, je respirai par la bouche. Quelques gouttes tombèrent sur mes lèvres. C'en était trop...

Je vomis une quantité impressionnante d'une épaisse bouillie acide et pâteuse. Ce fut extrêmement long, si bien que je sentais mon sang incapable de remonter au cerveau. Une fois cela finit, je tombai sur les genoux, haletant et crachant.

Mon oncle, plutôt surpris par cet incident, prit mille précautions pour s'assurer que j'allais bien. Je lui demandai s'il était possible de remonter à son bureau, au frais.

Il me fit porter par deux employés qui se plaignirent de ma mauvaise haleine. Ils me supportèrent ainsi, donc, maugréant jusque dans sa salle de travail et mirent en marche tous les ventilateurs qu'ils purent trouver.

Mon oncle me demanda si j'avais besoin de quelque chose en particulier. Je demandai de l'eau. Il sortit de la pièce.

De gauche à droite, il y avait une énorme bibliothèque qui contenait autant de poussières que de volumes. Le genre de livres qu'on achète en grande quan-

tité pour impressionner les visiteurs sans les lire vraiment. Le bureau acajou de mon oncle se trouvait devant moi avec sa lampe de banquier, ses stylos, ses quelques piles de documents et un restant d'un dîner de souvlakis de porc ou de poulet, je n'aurais pu dire. Je remarquai enfin dans son agenda diverses cases de couleurs. Je distinguai deux couleurs différentes pour les livraisons, vert dans la majorité des cas et orange. Une livraison orange était prévue ce soir.

Je levai la tête et vis un placard dans le mur. Il piqua ma curiosité car ses mesures devaient être équivalentes à la moitié de celles d'une porte conventionnelle. Me questionnant sur le bien-fondé d'une telle entrée, je me levai de mon siège rembourré et m'avançai à pas feutrés vers elle, comme si je craignais, à la manière d'un jeune enfant, qu'un monstre ne se cache à l'intérieur et m'entende arriver. Je tournai la poignée de porte et au moment où j'allais l'ouvrir, je sentis un poids assez important pousser vers moi. Il tomba sur le sol quelques boîtes de carton. Aux inscriptions, je conclus que c'étaient des médicaments ou des produits chimiques. Je me dépêchai de les replacer. Je refermai la porte. Mon oncle entra aussitôt, une bouteille d'eau à la main. Il me dévisagea.

— Tu voulais, dit-il en riant, passer l'aspirateur ?

Il désignait la petite porte derrière moi. Voyant que je ne savais quoi répondre, il ajouta :

— L'armoire est si petite que l'aspirateur tombe sur ma secrétaire à chaque vendredi !

Je ris un peu, plutôt mal à l'aise.

Il me tendit la bouteille, je bus un peu. Enfin nous parlâmes de ce pourquoi j'étais venu : l'argent de mes études. Inutile de préciser que j'avais bien du mal à conserver ma concentration après cette succession d'événements. Quoi qu'il en soit, je répondis du mieux que je pouvais à ses questions et je crois pouvoir dire que je parus assez brillant à ses yeux, du moins je le pensais.

Finalement, il proposa une seconde rencontre dans un restaurant, cette fois-là.

— Nous pourrions discuter autour d'une bonne table et cela va te permettre de te reposer. Je ne crois pas que les abattoirs soient faits pour toi, mon neveu.

Je levai les yeux vers lui, il guettait ma réaction.

— Oui, je comprends fis-je en souriant timidement.

— Ma secrétaire va arranger un prochain rendez-vous.

Je parvins à lâcher un timide « oui, bien sûr ».

Je quittai la pièce rapidement.

J'allai voir la secrétaire pour prendre un rendez-vous. Je sortis de l'édifice. L'étrange odeur qui flottait toujours dans l'air se dissipait à mesure que je m'éloignais de l'abattoir.

Je remontai la rue de quelques mètres et j'entendis des gémissements. Je tournai la tête. Cela venait d'en face de la boucherie. C'était un mince édifice à logements en briques blanches, jaunies par je ne sais quelle émanation. L'endroit semblait si fragile qu'on pouvait le qualifier d'anorexique. Son flanc gauche était éventré à divers endroits. Quelques arbustes et arbres rabougris cachaient tant bien que mal de leur feuillage les interstices des briques. J'écartai quelques poubelles pour atteindre le perron de l'immeuble. J'arrivai devant la porte. Elle était à moitié défoncée à coups de pioche et je n'eus aucun mal à l'ouvrir. Le vestibule se prolongeait sur quelques mètres. À ce que la lumière du jour me permettait de distinguer, il y avait deux portes sur chaque côté. L'air ambiant sentait le bois vermoulu et l'humidité. La peinture des murs avait gondolé sous l'action de l'eau. Je regardai au-dessus de moi. Le plafond, lui, semblait avoir une grosse panse bien dodue. Une poche s'était formée et suintait quelques gouttes jaunes à travers la légère croûte de papier peint à motifs. Une gouttelette tomba sur ma tête dans un énorme ploc. Je fis glisser mon doigt sur la croûte et elle creva en laissant s'échapper son contenu. Une eau poisseuse éclaboussa la marqueterie.

J'hésitai longuement à savoir quelle porte j'allais ouvrir en premier. Il se pouvait très bien, malgré le délabrement avancé de l'immeuble, que des gens y résidaient encore. Je portai mon oreille sur le bois froid et écaillé de la première porte à ma gauche. Aucun son ne venait de l'intérieur. J'entrouvris légèrement la porte, scrutant la pénombre. À première vue, il n'y avait personne. Je me faufilai discrètement dans ce qui devait être un grand boudoir. Il y avait au fond de la pièce une petite cheminée de pierres grossièrement taillées où brûlait un feu de braise. Plusieurs meubles recouverts de draps blancs et poussiéreux étaient assemblés près du foyer ou tout près du mur, comme s'ils étaient venus se réchauffer. Le reste du boudoir était désert. Les meubles avaient laissé leurs traces sur

les lattes tachetées par les intempéries. Je restai immobile un instant, puis j'avancai en direction des meubles près du feu. Parmi les commodes, les buffets et les divans, il y avait un haut fauteuil aux longues pattes de bois dont le vernis s'écaillait en infimes brisures. J'entendis au même moment un miaulement étrange. Cela provenait de derrière le fauteuil. Je l'écartai lentement. Je découvris une porte qui faisait moins d'un mètre cinquante. Il y avait un petit guichet dans le haut de la porte que je fis coulisser. Je tremblai d'effroi à la vue de cette chose qui hante encore mon esprit.

Cela avait la taille d'un enfant de dix ans. Des petits membres potelés et gris qui ne cessaient de s'articuler dans tous les sens, comme un tas de larves dans un fruit gâté. À ses vêtements grotesques de poupée, j'en déduisis qu'il devait s'agir d'une fillette. Elle se tenait sur un tabouret faisant deux fois sa taille. Ses pleurnichements aigus sifflèrent jusque dans le fond de ma tête pour venir me glacer le sang. Son visage était celui d'une vieille femme estropiée par la douleur. Elle remarqua ma présence et cessa de pleurer. Elle me fixa, perplexe et fit un mouvement pour descendre de son tabouret. Je refermai le guichet et replaçai en toute hâte le fauteuil. J'entendis quelques pas, puis des grattements à la porte. Elle miaulait encore dans un langage dont je ne parvenais à saisir aucun mot.

De grands frissons me parcouraient le corps. Je crus devenir fiévreux. Je ne pus alors dire si, dans cette maison lugubre, mes sens me trompaient ou non. Je n'écarte pas la possibilité d'avoir divagué pour quelque raison que ce soit. Les gémissements derrière la porte s'estompèrent. Je l'entendis s'éloigner. Mon cœur battait la cadence à tout rompre et c'est avec peine que je réussis à retourner dans l'entrée.

Je chancelai encore un peu lorsque dans le corridor, j'ouvris la deuxième porte à gauche. Il y avait une rangée de portiques de fer munis de guichets. Il y régnait une forte odeur de décomposition. Les murs bleus de la pièce étaient défoncés à plusieurs endroits et tachetés d'excréments. Une seule ampoule et une petite fenêtre venaient éclairer faiblement l'endroit. Je regardai furtivement à l'intérieur des cellules. Il y avait des gens sur le sol, ils me faisaient dos. L'un d'entre eux se réveilla et se retourna. Les autres l'imitèrent. Ils étaient tous difformes. Ils avaient des excroissances furieuses aux arcades sourcilières, au nez, au menton, au dos. Des bras, des jambes exploraient aléatoirement les airs, comme s'ils recherchaient une certaine espérance. Leur figure était recouverte d'acné.

Que faisaient ici tous ces pauvres gens?

Il y avait un petit escalier qui montait à l'étage. Je l'empruntai et je vis en passant dans une cuisine un « homme » endormi sur une chaise. Il devait peser au moins quatre fois mon poids. Il portait un uniforme de travail de l'abattoir. Il eut un soubresaut, comme pour se réveiller.

Je montai rapidement à l'étage et j'empruntai un autre escalier. Je croisai d'autres résidants dans des cellules semblables. Ils regardaient dans le vide. Je ne savais quoi faire pour leur venir en aide.

Au bout du corridor, il y avait une porte rouge. La pièce était nue, sobre et sombre. L'orientation du soleil qui déclinait n'illuminait pas l'angle où je m'installai. Je prêtai attention au bruit de l'étage en dessous: je n'entendis aucun pas. Je m'accotai au vieux mur de plâtre qui me séparait de la brique de la façade et je m'assis sur le plancher sec et poussiéreux. En d'autres termes, je pouvais voir sans pour autant qu'on me repère. Une main sur le rebord de la fenêtre entrouverte et l'autre sur mon genou, je guettais l'entrée principale de cette boucherie. Encore la même sensation olfactive vint me harceler. Sans connaître sa provenance exacte, cette émanation provenait sans doute de l'abattoir.

La nuit tomba.

Dans le noir, en passant ma main sur le visage, je remarquai d'autres boutons: deux sur le menton, un sur le nez, deux sur la joue et un dans le cou.

Je ne voyais que des employés sortir à mesure que la journée se terminait. Vers les dix heures du soir, il ne restait plus que trois véhicules dans le stationnement, dont une plus luxueuse que les autres.

Je pris mon mal en patience.

Ce n'est que vers deux heures du matin qu'il se produisit quelque chose d'intéressant.

Un cabriolet noir – le même modèle que celui de la grenouille – contourna l'édifice où je me trouvais, escorté de deux camionnettes blanches. J'entendis le claquement des portières.

À ce moment-là, les pauvres au-dessous de moi se mirent à s'agiter et à se plaindre. Il y avait du grabuge, des hommes aboyaient des ordres. Il y avait des bruits de bousculade. J'allai à l'autre bout de la pièce qui donnait sur une cour intérieure. Je parvins à voir par la fenêtre quelques hommes qui emportaient les

infirmes dans les camionnettes. Les véhicules démarrèrent et traversèrent la rue à toute vitesse.

Je descendis de mon poste. Les cellules étaient vides, sans exception.

Je réussis à m'introduire dans l'abattoir.

Il m'a fallu quelques minutes dans les dédales du complexe pour me retrouver. J'arrivai finalement à la salle des opérations. L'odeur s'intensifiait et devenait omniprésente. Je prêtais l'oreille. À travers le ronron paisible des machines presque endormies, je distinguai les puissantes vibrations qu'émettait l'énorme complexe du centre de l'abattoir. Je continuai encore, me faufilant derrière les froids panneaux de métal, glissant sous les tuyaux et escaladant les structures.

Quelques lumières éclairaient cette partie de la pièce. J'étais à quelques mètres de l'énorme structure. J'entendis mon oncle et un autre qui donnaient des ordres. Je me fis minuscule et en rampant sous un énorme cylindre, je vis les infirmes bâillonnés et ligotés. Au signal de mon oncle, quelques hommes de main les assommèrent. Ensuite, ils les placèrent sur un treillis roulant. Une des énormes bouches émit un long grincement d'acier, comme une fournaise que l'on ouvre. La machine engouffra les corps inertes.

Rapidement, l'odeur s'intensifia.

Je m'éclipsai en vitesse sans me retourner. Lorsque je franchis le seuil de l'édifice, il y eut des cris et des coups de feu en ma direction.

Je courus à toutes jambes dans les rues sombres du quartier. Il devait être trois heures du matin et il n'y avait aucun endroit où je pouvais me réfugier. Ce n'est qu'au bout d'une dizaine de minutes de course que je m'arrêtai pour reprendre mon souffle. Je pensais les avoir semés.

Je m'aventurai dans une ruelle et je m'effondrai par terre.

Un gros linge mouillé me réveilla. Je me retrouvais dans l'abattoir à nouveau, sur un siège de l'infirmerie. La grenouille m'épongeait énergiquement la figure tandis que mon oncle guettait ma réaction. Il y avait à la porte deux solides hommes de main.

— Maintenant que tu es réveillé, mon neveu, il est temps que nous ayons une conversation d'homme à homme.

Il ne voulait donc pas me tuer pour avoir vu ces atrocités.

— Voilà, ce soir, tu as vu des choses que tu ne devais pas voir. Tu sais maintenant comment ton oncle aura l'argent de ta bourse d'études.

Je ne comprenais pas.

La grenouille prit parole :

— Vois-tu, ton oncle a de l'argent, beaucoup d'argent. Mais ce fric-là, il le gagne durement. Il rend service à des amis, qui lui ont déjà rendu service, et vice versa. C'est un échange de bons procédés.

— Ces déficients mentaux, reprit mon oncle, étaient à la charge du gouvernement. Une petite affaire de contamination dans un institut qui avait dégénéré. Les patients ont développé une curieuse maladie. Quelques dirigeants les ont transférés tout près pour que l'on s'occupe d'eux. Depuis quelques semaines, on les élimine discrètement. Le problème, c'est que la fumée a causé quelques effets secondaires chez les employés de la boucherie. Nous avons donc offert ce traitement qui les empêchait de développer cette même maladie. Je vais donc te proposer un marché, continua-t-il en m'emmenant devant une glace.

Je frissonnai de terreur. Plusieurs cloques et boutons étaient apparus et bourgeonnaient sur mon visage. J'eus un mouvement de recul.

— Ma conscience serait trop lourde si j'en venais à tuer le fils de mon propre frère, alors je t'offre le traitement en échange de ton silence.

Je baissai la tête, j'étais acculé au pied du mur.

— Si c'est oui, tes études seront payées et ton avenir sera assuré. Tu pourras avoir une place dans mon entreprise. Après toutes ces années, un rapprochement avec la famille serait des plus avantageux pour toi.

J'acquiesçai de la tête et la grenouille me planta une longue aiguille dans le bras droit.

C'est ainsi que j'entrai dans la famille...

